

entre par la grace de Dieu L'oy de femme et de l'homme
A tous que se rendent salut. De la religion l'homme quel est plus de
P'us de la plus des plus
Jean-Michel Riou

L'insoumise du Roi-Soleil



Flammarion

Extrait de la publication

L'insoumise
du
Roi-Soleil

Du même auteur

Le Boîtier rouge, Denoël, 1995.

Le Mille-pattes, Denoël, 1998.

Rendez-vous chez Scylla, Flammarion, 2000.

Les Voleurs d'ouragan, Flammarion, 2001.

Petits arrangements avec les femmes de ma vie, La Martinière, 2002.

Un homme de liberté, Flammarion, 2002.

Le Phonogrammobile ou les Aventures de Fred Cumulo et d'Alizée d'Oc, Fremeaux et Associés (co-auteurs : L. Chaumet, J.-P. Bouvry), 2003.

Le Secret de Champollion, Flammarion, 2005, J'ai lu, n° 7922, 2006.

Jean-Michel Riou

L'insoumise
du
Roi-Soleil

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Les illustrations présentes dans cet ouvrage ont été réalisées par Virginie Berthemet pour les éditions Flammarion. Elles constituent une libre interprétation des emblèmes de l'ouvrage *Emblematum Liber* et de ceux de Bussy-Rabutin, dont les originaux sont visibles au Château de Bussy. Pour plus d'information sur Bussy-Rabutin et son œuvre, contactez la Société des Amis de Bussy, Château de Bussy, 21 500 Bussy-le-Grand.

© Éditions Flammarion, 2006.
ISBN : 2-08-687603

*Felix qui potuit rerum cognoscere
causas.*

Heureux celui qui a pu pénétrer les
causes secrètes des choses.

Virgile, *Géorgiques*, II, 489

Avertissement à propos des emblèmes

On le sait, la colombe est le signe de la paix et l'on s'en sert pour figurer le désir universel d'amour. Ce message est clair, mais par le passé, cet emblème – comme d'autres – empruntait des chemins plus ésotériques. Doublées d'une illustration, les maximes gravées exprimaient les pensées cachées de leurs auteurs. Certains emblèmes devenaient même hermétiques et inaccessibles au profane. Ce langage – une figure symbolique et une devise pour l'accompagner – s'apparentait en fait aux codes des alchimistes et des sociétés secrètes, et de nombreuses assemblées occultes utilisaient ce mode d'expression que d'aucuns comparent aux hiéroglyphes sacrés des prêtres égyptiens.

Au xvii^e siècle, l'usage d'une écriture compréhensible par les seuls initiés visait surtout à protéger les victimes contre l'intolérance. L'Inquisition, l'absolutisme royal, les persécutions constituant de réelles menaces pour les esprits éclairés, toute pensée n'était pas bonne à énoncer... Du moins de manière lisible. Aussi les emblèmes se multiplièrent-ils, tels ceux composés par Bussy-Rabutin, noble de Bourgogne qui eut fort à se plaindre de Louis XIV et souffrit de liberticide.

Certaines de ses illustrations restent encore mystérieuses. Et autant indéchiffrées qu'indéchiffrables. Raconteraient-elles ce que le commun des mortels ne devait pas savoir ? Et ces messages – ou avertissements ? – surgissant du passé se révèlent-ils toujours d'actualité ? Les dangers qu'ils dénoncent ne sont-ils pas, plus que jamais, menaçants ? Chacun est libre de se pencher dessus pour

tenter de percer leurs secrets, mais si l'on scrute attentivement ces trésors de sagesse et de connaissance, ne pourrait-on découvrir de nouveaux et formidables périls pour notre temps ?

C'est de cette question qui taraude les savants qu'est née l'histoire d'Hélène de Montbellay.



SINGULIERS, DIFFÉRENTS... MAIS UNIS.

Prologue

Moi, Hélène de Montbellay, fille de Pierre de Montbellay, comte de Saint Albert, j'ai choisi ce symbole – deux hommes se soutenant – pour illustrer le récit de mon aventure. Cet emblème provient de l'ouvrage Emblematum Liber, écrit en 1531 par le Milanais Andrea Alciato. On y voit un homme paralysé se servir de ses yeux pour guider l'aveugle qui dispose de ses jambes. Voici la preuve que le juste équilibre est une combinaison adroite. Que chaque plateau de la balance porte un poids identique. Qu'un être en vaut un autre et que le fléau veille sur l'équité. Qu'il convient, cette scène l'atteste, de défendre la tolérance en reconnaissant les mérites de chacun.

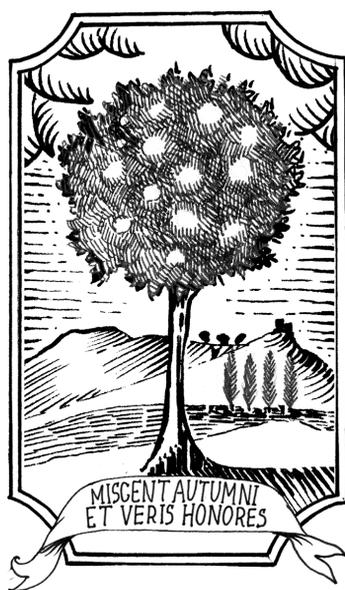
L'alchimie qui cimente une société est une science délicate à manier. Et il faut affronter un long chemin pour apprendre à vivre ensemble, singuliers et différents, mais unis par des valeurs communes. Hélas, moi qui avais rêvé de cette unité apaisée, je viens d'un temps où la peur empêcha la fusion des hommes dans un même corps.

Les emblèmes qui suivent racontent mon histoire. Mais au premier regard, il est impossible de comprendre leurs liens. Pour connaître leur pouvoir, il importe de les réunir et de les considérer en un ensemble. C'est l'esprit d'un message qui se veut secret.

Servira-t-il aux hommes de demain ? Je le crois puisqu'il explique pourquoi la décision la plus mystérieuse et la plus dramatique de notre histoire a réveillé un jour l'hydre de la tyrannie. De quoi s'agit-il et par qui fut-elle prise ? Il suffit de lire les pages qui viennent pour l'apprendre.

PREMIÈRE PARTIE

L'âge d'or



L'AUTOMNE ET LE PRINTEMPS MÊLÉS PRODIGENT LEURS DONS

I. Les savaux de la jeunesse.

L'histoire débute en 1682, alors que j'atteignais vingt ans, quittant l'âge d'or de l'enfance. Mais si j'écoute mon cœur, j'entends encore les mots que murmurait mon père au temps où, petite fille sage, je fermais les yeux :

— Il était une fois, Hélène...

En ces années heureuses, le feu rougeoyait dans la cheminée en pierre de ma chambre, au manoir de Saint Albert. Mon père était assis sur le bord du lit. Le parquet craquait et, par la fenêtre, je voyais les branches d'un chêne monumental prendre la mesure du vent et caresser de ses bois les milliers d'éclats de pierres précieuses qu'une corne d'abondance déposait chaque soir dans le ciel.

Avant que mon père ne vienne m'embrasser, il s'écoulait toujours un temps trop considérable pour une enfant. L'attente se nourrissait chez moi des ombres de la nuit. J'attendais par-dessus tout le retour de la pleine lune et de sa pâleur tenace qui couvrait ma chambre d'un linceul laiteux. Au contact de ce voile malicieux, et se servant d'un pouvoir que je croyais magique, mon décor familial devenait peu à peu le théâtre d'un conte fantastique. Les objets prenaient vie, mon histoire se mettait en route. Bientôt des êtres prodigieux se glissaient à mes côtés, rejoignant l'armée de génies qui avaient élu domicile dans les coffres encadrant mon lit. L'idée qu'ils puissent s'y cacher se justifiait dans mon esprit par leur origine : ils venaient d'Orient.

Un marchand vénitien, faisant commerce avec Byzance, les avait en effet vendus à mon père. L'un d'eux était évidemment empli de parfums, d'épices, de coton ; l'autre de miel, d'ambre et de cire. Ce marchand, je m'en souviens, était énorme et borgne. Un jour, il s'était présenté à Saint Albert en compagnie de deux Maures qui portaient à la ceinture des sabres tranchants. Mon père s'était moqué en me voyant effrayée, et pour me faire comprendre que nous n'avions rien à redouter, il m'avait invitée à le suivre alors qu'il recevait ce négociant rusé qu'il semblait connaître.

Les coffres avaient été descendus de l'attelage et posés en bas du grand escalier. Je n'en pouvais plus d'attendre qu'on les ouvre, mais avant, et d'une voix terrible, le Vénitien avait raconté les incroyables péripéties qui avaient émaillé son voyage.

À l'en croire, ayant décidé de quitter pour toujours son comptoir situé en Terre Sainte, il avait vidé son entrepôt – qu'il appelait *fondachi* en forçant son accent et en se frottant les mains – et tous les miracles acquis en Orient l'avaient accompagné. L'or, l'argent et la soie constituant le gros de sa cargaison si précieuse, il avait conclu une *colleganza*, autrement dit une alliance, avec un Génois qui lui proposait de faire escale dans les ports de l'Adriatique et dans l'île de Crète. Heureux, il croyait pouvoir trouver là d'autres richesses venues de la mer Noire, mais, en réalité, il s'agissait de cuir et de fers frappés dans les forges des dignes successeurs de Vulcain. « Et aussi d'esclaves du Caucase », souffla-t-il. L'affaire semblait en tout cas bien calculée. Par sécurité, le marchand avait ensuite rejoint un convoi protégé par un navire de guerre affrété par la ville de Venise. Hélas pour notre homme, au cœur d'une nuit plus noire que l'enfer, le ciel s'était couvert d'éclairs, et Dieu avait détourné son regard. Perdu au milieu des flots, le navire fantôme avait dû affronter les éléments déchaînés. Et bientôt, le mât principal s'était brisé et l'eau avait envahi les soutes. Tandis que les marins priaient, le marchand avait échangé son salut contre le délestage de sa cargaison. L'or, la soie et le coton, tout fut jeté à la mer. Sauf les deux fameux coffres qu'il caressait de son œil.

— Et les esclaves ? demanda mon père.

La mine faussement attristée, le marchand avait murmuré que le drame s'était heureusement produit avant qu'il en prenne livraison.

— C'est la preuve que Dieu ne t'a jamais abandonné, rétorqua le comte de Saint Albert. Il a livré son message et t'a laissé en vie pour que tu puisses sauver ton âme. Abandonne ce commerce honteux et contente-toi de livrer ce que la Nature et le travail des hommes nous donnent à contempler.

Fort de cette sentence, il reprit :

— Alors, qu'y a-t-il dans ces coffres ?

Le marchand soupira. Si peu de choses pour un si grand voyage... Mais ses biens étaient forcément hors de prix. Et le simple fait de pouvoir les contempler s'avérait si *miraculeux* qu'il fallait forcément croire que ces coffres recelaient des pouvoirs extraordinaires. Dès lors, leur valeur s'en ressentait.

— Deux cents louis ? demanda-t-il en ouvrant la main.

Mon père éclata de rire :

— Je ne crois pas à tes fadaises, rusé marchand ! Mais si ton histoire n'est sans doute pas vraie, elle m'a au moins diverti. Pour tout te dire, je crois que ta plus grande qualité est celle de conteur. Ne me force pas à te faire avouer que ces pièces n'ont d'orientales que le nom que tu leur donnes, et qu'elles furent fabriquées par un pauvre charpentier des Cévennes...

Le marchand écarquilla son œil et leva les bras au ciel, mais avant qu'il n'ait réagi, mon père se tourna vers moi :

— Te plaisent-ils ?

J'aurais tout donné pour posséder ces biens et leur histoire. Alors mon père me les offrit pour trois livres, soit un écu.

Très vite, l'abri me sembla idéal pour y entasser pêle-mêle mes petits secrets. Sous mes vêtements et deux ou trois poupées de bois, j'y dissimulais mon trésor. La pièce la plus précieuse consistait en un flacon rempli d'une potion d'eau et d'herbes macérées selon mon invention, mais que je n'avais jamais goûtée de peur de devenir crapaud. Pour les incantations et les formules magiques, je disposais d'un grimoire en latin dont j'étais certaine que Merlin en aurait fait son usage. Pour l'exécution de mes sortilèges, je gardais précieusement une branche solide et fourchue qui avait appartenu, à n'en pas douter, à une sorcière au nez crochu, tombée de son balai dans le bois où j'avais trouvé sa baguette. Avec ce bout de bois, et une fois aguerrie aux mystères alchimiques, je pourrais sans hésiter réaliser mes vœux, ceux d'une petite fille qui

tenaient tout entiers dans ces frissons dictés par la nuit. Ces coffres abritaient en tout cas, à ses yeux, des génies emportés d'Orient par le marchand vénitien. Ils s'y cachaient en attendant, pour surgir, que je ferme enfin mes paupières si lourdes.

Si je délaissais les coffres, c'était pour interroger le toit du baldaquin sous lequel je ne parvenais pas à dormir. Suffisait-il de prier en serrant fort les mains pour qu'il accepte de voler jusqu'au ciel ? Renonçant bientôt à cette hypothèse, je surveillais le tapis dont le feu éclaircissait les motifs. De jour, ce n'étaient que des courbes et des arabesques, mais la nuit, j'y voyais les battements d'ailes d'un ange venu me protéger. Pour l'aider, il suffisait de me lever d'un bond, d'ouvrir le coffre et de me saisir de ma baguette. Mais en ouvrant le coffre, allais-je libérer Pandore ?

Un fauteuil aux pieds sculptés en tête de loup venait de m'envoyer un signal. Son bois gémissait. Et la table sur laquelle siégeaient deux candélabres lui avait répondu. Pas un mot, pas un geste, petite Hélène. Pour conjurer mon inquiétude, je surveillais à nouveau les mouvements du chêne immense qui me semblait avoir encore grandi. Il frissonnait et pliait. C'était le signal d'une belle et saine rafale. Le temps de respirer, et le vent s'engouffrait dans la cheminée. La braise se révoltait, le bois sifflait, les flammes se couchaient. Se pliant à ce barrage, le vent s'adoucissait alors pour caresser mon front qui émergeait de la mer de coton dans laquelle, ma poésie et moi, nous naviguions jusqu'à entendre enfin le pas rassurant de mon père.

Parfois, j'attendais longtemps. Pierre de Montbellay était un personnage important et occupé. Un gentilhomme, je crois pouvoir l'écrire. Un humaniste, comme il se disait en ce temps-ci. Un esprit noble qui ne devait rien à sa naissance et à son titre. Le comte de Saint Albert était le seigneur du domaine considérable qui portait son nom et celui de ses ancêtres, et dont il assurait le gouvernement pour le profit des siens et du Royaume de France.

Le domaine dont je parle, il me semble n'en avoir jamais connu les limites et, longtemps, la Terre ne me sembla pas plus grande que lui. Que pouvait-il y avoir de mieux au-delà de ses frontières ? Les franchir n'eût été qu'un jour ne me hantait pas, car je vivais,

en effet, l'âge d'or, comme le figurait exactement l'emblème accroché au mur de notre bibliothèque : *Miscent autumni et veris honores*¹. Pas une formule ne pouvait mieux définir mon enfance. Je vivais le printemps de ma vie, protégée par mon père qui, lui, abordait la saison de l'automne. Je profitais de ses dons et de ceux qui m'entouraient. La terre de Saint Albert était riche, le pays vallonné, le bétail ni hargneux ni rogneux², les récoltes abondantes, les saisons idéalement organisées, l'habitant accort et le climat clément.

J'étais connue de tous, saluée et protégée. J'étais la fille unique de Pierre de Montbellay, noble seigneur d'Anjou.

Parfois, mon père essayait de m'en apprendre davantage sur nos biens. Il me prenait par la main et, marchant d'un pas vif, me conduisait dans l'ancienne salle des gardes où mon arrière-arrière-grand-père avait abrité plus de cent soldats. Il n'en restait qu'une cheminée monumentale, où deux bœufs auraient pu rôtir debout, et un lot de lances, de piques, de hallebardes, de massues cloutées, d'armures rouillées qui se battaient en duel sur les murs. La pièce était voûtée. Elle servait désormais de salle d'armes où le comte taquinait l'épée non sans adresse. Nos pas résonnaient pendant que nous approchions d'une très grande carte peinte où figuraient les points extrêmes du domaine. Le nombre additionné des lieues qui formaient le périmètre de Saint Albert me donnait le tournis. À quoi bon compter ? Chaque vache avait son veau et donnait son lait, le blé était rentré aux mois chauds avant d'avoir subi les assauts de l'orage, la vigne nous occupait jusqu'aux premiers frissons de l'hiver.

Pour moi, ce n'était qu'un jardin, une terre de jeux baignée par la Loire et limitée par les alentours de Saumur, mais mon père insistait. Il voulait que j'apprenne, que je sache. La carte était faite pour cela, et pour l'éducation de chaque génération.

1. L'automne et le printemps mêlés prodiguent leurs dons.

2. Maladie dont La Fontaine parle dans la fable *Le Loup et les Bergers*.

TROISIÈME PARTIE
Un secret d'État

X.	Le premier jour d'une nouvelle vie	293
XI.	Mourir pour renaître	337
XII.	Qui peut séduire le roi ?	357
XIII.	On me cherche, on me trouve	387
XIV.	Au-delà des apparences	419
XV.	L'épreuve et le prix de la vérité.....	453
XVI.	Chaque jour, jusqu'au dernier	493
	Épilogue	525

Composition et mise en page



N° d'édition : FF876001
Dépôt légal : mai 2006